

Études littéraires africaines

DUMONTET (Danielle), PORRA (Véronique),
KLOSTER (Kerstin), SCHÜLLER (Thorsten), dir., *Les Lieux
d'oubli de la francophonie*. Hildesheim : Georg Olms Verlag,
2015, 228 p. – ISBN 978-3-487-15240-0



Ninon Chavoz

Numéro 49, 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1073878ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1073878ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Chavoz, N. (2020). Compte rendu de [DUMONTET (Danielle),
PORRA (Véronique), KLOSTER (Kerstin), SCHÜLLER (Thorsten), dir., *Les Lieux
d'oubli de la francophonie*. Hildesheim : Georg Olms Verlag, 2015, 228 p. –
ISBN 978-3-487-15240-0]. *Études littéraires africaines*, (49), 234–237.
<https://doi.org/10.7202/1073878ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines
(APELA), 2020

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des
services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique
d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de
l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à
Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

DUMONTET (DANIELLE), PORRA (VÉRONIQUE), KLOSTER (KERSTIN), SCHÜLLER (THORSTEN), DIR., *LES LIEUX D'OUBLI DE LA FRANCOPHONE*. HILDESHEIM : GEORG OLMS VERLAG, 2015, 228 P. – ISBN 978-3-487-15240-0.

La mémoire de nos jours se porte bien : c'est à tout le moins ce que laisse penser l'inflation des dispositifs légaux, institutionnels et/ou littéraires qui entendent lui offrir qui un havre, qui un rempart, qui une réserve protégée. Dans un tel contexte d'essor mémoriel ou, pour reprendre le terme de Véronique Porra, « d'hypermnésie » contemporaine, le présent ouvrage, issu d'un colloque qui s'est tenu à l'Université de Mayence en 2008, pose une question stimulante : à l'heure des « inventaires systématiques » (p. 6), peut-il encore exister des lieux d'oubli ? L'enquête est d'autant plus heuristique que la désignation même du « lieu d'oubli » le tire de l'ombre où il se trouvait relégué : au fur et à mesure que les inventaires se prolongent, « les “lieux d'oubli” deviennent autant de “lieux de mémoire” au sein d'espaces qui tentent de redéfinir leurs contours “identitaires” » (p. 10). Le présent volume livre à ce titre d'indispensables jalons historiques en même temps qu'une analyse critique bienvenue.

Parmi les premiers, le lecteur des *ELA* s'attardera avec un intérêt tout particulier sur les contributions de Thorsten Schüller et de János Riesz, l'une et l'autre consacrées au cas, désormais bien étudié, de la « force noire ». Th. Schüller s'attache ainsi aux figurations des tirailleurs dans ce qu'il présente comme des « textes oubliés » (p. 110) : il commente successivement les poèmes d'*Hosties noires*, qu'il juge systématiquement éclipsés par ceux de *Chants d'ombre*, un récit autobiographique de Joseph Conombo (*Souvenirs d'un « tirailleur sénégalais »*, 1989), présenté comme une collection de pittoresques vignettes « touristiques » (p. 115) plus que comme un véritable témoignage de guerre, et un roman de l'écrivain malien Doumbi-Fakoly (*Morts pour la France*, 1983), comparé au *Feu* d'Henri Barbusse. J. Riesz exhume quant à lui un personnage doublement relégué dans les abysses mémoriaux, celui du tirailleur prisonnier, démontrant comment ces spécimens exotiques firent les délices de l'anthropologie et de l'anthropométrie allemandes, qui trouvèrent là « un matériau scientifiquement impeccable » et immédiatement disponible (p. 94). J. Riesz s'attarde sur plusieurs documents précieux : retenons ici le volume *Kriegsgefangene* (1917), rassemblant des textes de l'Autrichien Felix von Luschan, titulaire de la première chaire d'anthropologie de l'Université de Berlin, une série de soixante photographies ainsi que cent lithographies dues au portrai-

tiste mondain Hermann Struck – par ailleurs sioniste convaincu – ou encore *Deutschlands Gegner im Weltkrieg* (1924), un *opus* illustré doté d’une introduction de Leo Frobenius. La lecture suivie de ces textes permet d’identifier les paradoxes d’un discours propagandiste qui oscille entre la stigmatisation des barbares et la compassion envers les « victimes sacrifiées par leurs maîtres coloniaux » (p. 103), entre l’humanisme et les relents racistes. On attirera également l’attention du lecteur des *ELA* sur la contribution de John Kristian Sanaker, consacrée aux représentations cinématographiques de la guerre d’Algérie : attentive à la perspective adoptée par chaque cinéaste, cette étude panoramique court du *Petit soldat* de Jean-Luc Godard (1963), soumis à la censure en raison de son évocation de la torture (p. 129), à *L’Ennemi intime* de Florent-Emilio Siri (2007).

Au-delà de ces remarquables études de cas, la force du présent ouvrage réside dans l’approche critique qu’il livre de la notion de « lieu de mémoire », en offrant à ce modèle répandu un contrepoint et un miroir. Les contributeurs du volume rappellent en premier lieu la complexité des démarches mémorielles, soulignant, à la suite de Pierre Nora lui-même, que l’oubli et la mémoire constituent l’avvers et le revers d’une même médaille. Revenant sur la construction institutionnelle de la Francophonie, V. Porra met ainsi en exergue un saisissant mouvement de balancier, au terme duquel « ce qu’il convenait d’oublier ou de taire dans la phase précoce de constitution d’une idée de la Francophonie serait précisément ce dont il convient de parler aujourd’hui » (p. 16). D’autre part, les contributeurs du volume attirent utilement l’attention sur les conséquences d’une extension des « lieux de mémoire » à un espace francophone conçu au sens large : les onze articles que rassemble l’ouvrage déploient ainsi une francophonie au spectre étendu, courant de l’Indochine au Québec – jusqu’au grand Nord « inénarrable » évoqué par Daniel Chartier (p. 195-204) – en passant par l’Afrique et les Antilles. On notera au passage que les contributeurs eux-mêmes, installés en Allemagne, au Canada, aux États-Unis, en France et en Norvège, sont issus d’horizons académiques variés, offrant ainsi une diversité de perspectives propice au décloisonnement des histoires mémorielles, pensées en dehors d’un cadre strictement national.

Le présent ouvrage contribue enfin à l’établissement d’une série de liens heuristiques entre la pulsion mémorielle, qui irrigue la vie sociale et culturelle dans son ensemble, et la littérature. La contribution d’Herman Lebovics trace ainsi un parallélisme historique et conceptuel entre postmodernisme et postcolonialisme, concluant

que l'accès à « une post-colonialité bien comprise » constituerait la condition *sine qua non* d'un « renouveau de créativité dans cette situation culturelle post-moderne » (p. 179). Plusieurs auteurs rappellent également combien l'histoire littéraire est elle-même sujette aux ellipses mémorielles. La contribution de Jean-Marc Moura est consacrée à un panorama des littératures francophones d'Indochine, présentées comme un « lieu d'oubli », négligé par la plupart des anthologies (p. 27-41). Danielle Dumontet se place quant à elle dans la continuité des travaux de Romuald Fonkoua pour s'attacher aux difficultés inhérentes à l'historiographie des Antilles françaises. Revenant sur les entreprises successives de Régis Antoine (*Les Écrivains français et les Antilles*, 1978), de Jack Corzani (*La Littérature des Antilles-Guyane françaises*, 1978), d'Alain Brossat et de Daniel Maragnès (*Les Antilles dans l'impasse ?*, 1981), de Roger Toumson (*La Transgression des couleurs : littérature et langage des Antilles*, 1989), de Patrick Chamoiseau et de Raphaël Confiant (*Lettres créoles : tracées antillaises et continentales de la littérature*, 1991), elle dresse un remarquable panorama des histoires littéraires antillaises, relevant à chaque fois les choix et les prismes de lecture adoptés par leurs auteurs. Le bilan de ce parcours est sans appel : il n'est pas d'histoire littéraire sans élus et sans oubliés, la sélection de ces derniers variant en fonction des préoccupations du compilateur. Isaac Bazié met enfin en évidence un « lieu d'oubli » structurel, résultant moins de la formulation de l'histoire littéraire que de la conformation même du champ : revenant sur la publication du *Soleil des Indépendances* et sur la réception de Senghor au Canada, il souligne l'importance d'un axe « Afrique-Québec » qui demeure « un angle mort des pratiques institutionnelles » (p. 183).

On ajoutera pour conclure que l'un des atouts les plus remarquables de l'ouvrage réside dans la lucidité du regard critique porté par ses contributeurs qui, sans céder jamais aux effets de mode, s'attèlent à l'examen nuancé de zones d'ombre et de « taches aveugles » (p. 1) dans un édifice mémoriel mondialisé. L'article liminaire de V. Porra met d'emblée en garde contre la tentation d'une vision binaire, qui ferait l'apologie des démarches mémorielles et condamnerait inversement l'oubli comme « intention coupable » (p. 12) : tout autant qu'à un mutisme imposé par l'institution, l'oubli peut être une conséquence directe du traumatisme. Valérie Magdelaine-Andrianjafitrimo traite ainsi de la mémoire complexe nourrie par les victimes du scandale des « enfants de la Creuse », prenant pour ce faire appui sur les récits de Jean-Jacques Martial (*Une enfance volée*, 2003), de Jean-Pierre Gosse (*La Bête que j'ai été*, 2005), sur le roman

de Jean-Louis Robert (*Creuse, ta tombe*, 2006) et sur un roman pour la jeunesse de Brigitte Peskine (*L'Île de mon père*, 2005). Les contributions rassemblées dans le présent volume se gardent pourtant de faire aux ressources textuelles et à leurs capacités réparatrices un crédit illimité. La littérature ne peut pas tout et force est d'ailleurs de constater qu'elle ne s'aventure pas partout : Jean-Marc Moura relève la faible présence du Viêt-Nam dans la littérature française, y compris dans sa déclinaison tiers-mondiste (p. 37-38), tandis que Françoise Naudillon note un « désengagement apparent de la littérature » lorsqu'il s'agit d'évoquer les grèves et émeutes de mai 1967 en Guadeloupe ou encore les mouvements sociaux qui ont agité les territoires d'outre-mer à compter de janvier 2009 (p. 83-86). Ainsi *Les Lieux d'oubli* ne se contentent-ils pas d'ajouter quelques lignes aux inventaires contemporains : prenant un pas de recul, ils en saisissent également les marges, les blancs et autres trous de mémoire.

■ Ninon CHAVOZ

DURAND (OSWALD), *VERTIGES*, SUIVI DE : PHARAUD (HIPPOLYTE ET PROSPER), *PELLOBELLÉ, GENTILHOMME SOUDANAIS*. PRÉSENTATION DE ROGER LITTLE. PARIS : L'HARMATTAN, COLL. AUTREMENT MÊMES, N°131, 2018, XVIII-219 P. – ISBN 978-2-343-14263-0.

Roger Little, professeur émérite au Trinity College de Dublin, poursuit son entreprise de réédition de la littérature coloniale française (fictions et récits de voyage essentiellement, mais également anthologies thématiques) dans la collection qu'il dirige, « Autrement mêmes », à L'Harmattan. Ce nouvel ouvrage, le 131^e titre de la collection, rassemble deux fictions, l'une écrite par Oswald Durand, l'autre par Hippolyte et Prosper Pharaud, un pseudonyme pour le tandem d'écrivains constitué du même Durand et de Joseph-Gaillard-Groléas. Il complète le travail d'édition de l'œuvre d'Oswald Durand, un précédent volume rassemblant d'autres titres (*Terre noire*. Suivi de : *Les industries locales du Fouta* ; voir *ELA*, n°48, p. 245-248). Initialement paru en 1943, *Vertiges* combine, en termes génériques, roman d'apprentissage colonial (il doit beaucoup à l'expérience même d'Oswald Durand, d'abord militaire dans un régiment de chasseurs d'Afrique en Côte d'Ivoire, puis, après la guerre de 1914-1918, administrateur et ensuite commandant de cercle en Guinée, comme nous l'apprend l'introduction de Roger Little) et roman exotique fabuleux. Il est construit à partir d'une narration emboîtée : le narrateur, vieux « broussard », nous rapporte un récit transcrit à la première personne, celui d'un jeune colonial lui nar-